

« La Parole est vivante en lui »

entretien avec Jean-Yves Masson

A. L. : *Jean-Yves Masson, qu'a représenté pour vous, jeune poète, la rencontre avec l'œuvre de Claude Vigée et avec l'homme, indissociable, sans doute, de son œuvre ?*

J.-Y. M : En 1987, je suis entré au comité de rédaction d'une jeune revue de poésie, *Polyphonies*, qui avait été fondée quelques années plus tôt par Pascal Culerrier et Patrick Piguët : j'avais sympathisé avec ce dernier durant l'année où nous avions préparé l'agrégation sur les mêmes bancs de la Sorbonne. Cette revue représentait un courant que je qualifierai de « spiritualiste », pour simplifier, bien que, par la suite, des amis qui étaient bien moins religieux que les fondateurs et que moi-même aient rejoint le comité. Tout le monde croyait à la nécessité de dépasser un certain terrorisme théorique qui avait culminé pendant les années 1970 en décrétant non seulement la mort de l'auteur, mais surtout la disparition du sens. Claude Vigée fait partie des poètes qui ont accordé leur sympathie à cette revue à cause de ce parti pris qui est aussi celui de toute son œuvre, nous l'avons donc publié à plusieurs reprises, nous avons aussi accueilli des traductions qu'il a bien voulu nous confier. Les intermédiaires entre nous avaient été Hélène Péras, et surtout Michèle Finck, également auteurs publiés par la revue. C'est par Michèle, avec qui mon amitié est maintenant fort ancienne, que j'ai mieux connu Claude (ami intime depuis toujours de son père, le poète et germaniste Adrien Finck).

Ma première vraie rencontre avec Claude Vigée, après plusieurs rencontres autour de la poésie où je l'avais seulement vu et salué, date des premières semaines de l'année 1989. Il m'a fait sur un poème que je venais de publier dans la revue, un long poème intitulé « Les rêves » que j'ai un peu retravaillé depuis mais que je n'ai jamais renié (je l'ai placé exactement au centre de mes *Poèmes du festin céleste*¹, espérant par là montrer combien il joue un rôle matriciel pour mes autres poèmes), des remarques d'une acuité extrême, qui montraient qu'il était sensible à ce poème, qu'il avait fait

¹ Recueil paru en 2002 aux Éditions Escampette.

l'effort d'écouter ce qu'il essayait de dire et qu'il en percevait aussi la part de difficultés pas entièrement surmontées. Être lu, vraiment lu, sans complaisance par un aîné, quand on est jeune (j'avais 26 ans, je venais de publier mes premiers poèmes dans la *N.R.F.*), c'est très précieux, est-il besoin de le dire ? J'ai eu la chance de l'être par Claude avec cette attention bienveillante que m'ont aussi témoignée des poètes comme Georges Schehadé, Pierre Dhainaut, et un peu plus tard Mario Luzi et Yves Bonnefoy. C'est une grande chance, ma gratitude pour eux est extrême, car je retrouvais peu à peu dans ces années-là la force d'écrire de la poésie après une période extrêmement sombre où j'avais désespéré d'elle parce que je ne croyais pas en la vie : la poésie m'a tiré de l'abîme. Or même si cet abîme n'avait évidemment rien à voir avec celui du fond duquel Claude Vigée, pendant les années noires de la guerre, avait lancé le cri de ses premiers poèmes, je sentais bien qu'il y avait en lui intacte, comme chez les gens qui ont traversé de grandes épreuves et connu de grandes joies, cette force de résistance que je demandais à la poésie.

Il y avait aussi, chez Claude, ce fait tout simple que je connaissais bien les paysages de son enfance, que j'ai moi-même, au cours de mon enfance lorraine, séjourné en Alsace tout près de Bischwiller où il est né, et que je suis très attaché à ces contrées de l'Est, au cœur méconnu de l'Europe qui bat là. J'aime bien l'accent de Claude, sa façon de prononcer la langue française et de parler l'alsacien. Quand je l'entends, sa voix me parle d'une manière qui éveille des échos très anciens dans ma mémoire, celui d'autres voix aimées que je n'entendrai plus. Et enfin, Claude Vigée a été la première grande personnalité juive avec qui j'ai pu parler librement du judaïsme, de son héritage spirituel, un homme de méditation avec qui le chrétien que je suis pouvait dialoguer. Il m'a ouvert ce monde, avec une générosité qui est le contraire de cette clôture qu'on suppose toujours aux juifs quand on ne les connaît pas. Claude Vigée est un poète, mais sa poésie n'est pas dissociable d'une quête de sagesse, un mot-clé pour moi, et il est véritablement à mes yeux un sage, c'est-à-dire quelqu'un de bon conseil. Il répond toujours aux questions qu'on lui pose à partir de sa tradition spirituelle pour montrer comment elle l'a nourri, il ne cherche pas à le faire de façon dogmatique mais pour montrer que la Parole est vivante en lui. C'est grâce à lui que j'ai commencé à lire la Bible autrement. Je ne sais pas si je l'ai assez remercié d'avoir été pour moi, en de très précises occasions de ma vie, quelqu'un dont la parole me fut secourable, quelqu'un qui était capable d'écoute. Je lui ai dit des choses très intimes sur moi-même, il en a d'ailleurs deviné beaucoup sans que j'aie à les dire, avec cette incroyable intuition spirituelle qui est la sienne, faite de beaucoup de bonté, et je sais qu'un de ses essais en porte la trace. J'étais aussi, je crois, capable d'écouter ses réponses. Il n'y a donc pas d'un côté la poésie, de l'autre la vie :

la poésie est vie, et la vie est poésie. Il n'y a pas d'un côté la poésie et de l'autre la pensée : la pensée est poésie et la poésie est pensée. Au fond, pour moi, l'enseignement essentiel de Claude Vigée est profondément goethéen, car Goethe est une des admirations qui nous réunit le plus.

A. L. : Vous enseignez la littérature comparée à la Sorbonne où vous avez, dans le cadre de différentes manifestations, rendu plusieurs fois hommage à Claude Vigée. Tous ceux qui ont eu le privilège d'y assister se souviennent du dialogue entre Claude Vigée et Henri Meschonnic, rue Serpente, le 12 mai 2006, dans le cadre d'un colloque que vous aviez coorganisé avec Sylvie Parizet² de Paris 10 (Paris Nanterre). En tant que comparatiste, essayiste et critique littéraire, quel regard portez-vous sur l'œuvre critique de Claude Vigée ?

J.-Y. M : Je ne me pardonnerai jamais l'incident technique qui nous a privé de l'enregistrement de cette rencontre : j'aurais dû poser sur la table mon petit magnétophone au lieu de faire confiance à l'enregistrement officiel. Je ne l'ai pas fait par une sottise discrétion, pour ne pas troubler les deux poètes qui se rencontraient ce jour-là en public pour la première fois, je crois, et la dernière aussi, hélas. C'était un très grand moment, de ces moments qui justifient un colloque indépendamment même de la qualité des études qui y sont présentées. On ne dira jamais assez que derrière un tempérament polémique qui lui a valu une réputation de foudre de guerre, Henri Meschonnic était un être extrêmement tendre, affectueux, délicat. Nous avons mesuré ce jour-là toute l'admiration qu'il avait pour Claude Vigée. J'ai compris ce jour-là que pour Meschonnic la Vie était le maître-mot de la Pensée, pas un concept, et que c'était bien sur cette base qu'il pouvait dialoguer avec un poète qui s'est inventé un nom à partir de ce mot (« Vie j'ai »).

Pour répondre à votre question, les essais critiques de Claude Vigée, sa vision de la littérature, me semblent des références trop méconnues par ceux qui réfléchissent aujourd'hui, du moins en France, au destin de la poésie moderne : sans doute en partie parce que certains chapitres des essais les plus importants ont été réédités de manière un peu éclatée dans les recueils récents, et je le dis même si je respecte le parti pris de Claude Vigée de mélanger vers et prose, critique et création dans ses « judans », comme il dit. *Les Artistes de la faim, L'Art et le démonique, Révolte et*

² Sylvie Parizet a publié avec Claude Vigée au Cerf en 2006 un remarquable recueil d'entretiens, d'essais et de récits inédits sous le titre évocateur *Les portes éclairées de la nuit*.

*louange*³, ce sont pour moi trois livres qui ont leur unité, au-delà des auteurs singuliers qu'ils abordent. Ce sont surtout ces trois livres qui m'ont marqué, et bien sûr des essais plus récents comme celui sur Eisenstein⁴. Le diagnostic qu'ils portent sur la création moderne est à mon avis le plus juste que l'on puisse formuler. Je les cite souvent à mes étudiants dans mes cours et séminaires sur la poésie moderne. La voie qu'ils indiquent est juste aussi, je le crois, pour les poètes qui ne veulent pas renoncer, ni avoir honte d'être poètes, même si Claude aime rappeler la parole de Marina Tsvetaïeva citée par Celan dans *La Rose de personne* : « tous les poètes sont des juifs » (elle ne voulait pas dire que tous les poètes sont juifs, mais que les poètes partagent avec les Juifs l'expérience du risque permanent d'être rejetés, même quand ils ne le sont pas effectivement).

Plus largement, il y a dans les écrits critiques de Claude une clarté de pensée et de formulation qui montre la fécondité de la démarche comparatiste. Je suis très fier de savoir que Claude Vigée et Mario Luzi ont été professeurs de littérature comparée, je rappelle que la chaire d'Yves Bonnefoy au Collège de France était intitulée « Études comparées de la fonction poétique » : en cette période où, dans l'université française, guerre est de nouveau déclarée au comparatisme, où l'on revient à de stériles spécialisations à outrance, aux recherches pointues sans ambition d'une vision générale, ces exemples démontrent que le comparatisme est une aptitude vitale de l'esprit, qu'il est l'option naturelle, logique, de tout esprit qui refuse par exemple de penser la création poétique (oui, particulièrement en poésie) comme repli sur une identité frileuse : la poésie est la vie même de la langue, mais les langues communiquent, elles communiquent par le biais de la traduction qui est un acte poétique, qui prolonge et nourrit la poésie. La logique qui a conduit Claude Vigée, mais aussi Luzi, Bonnefoy, Jaccottet, Ungaretti, Caproni, Celan, Nelly Sachs, Claude Esteban, Octavio Paz, bien d'autres encore, à traduire est le prolongement direct, la conséquence nécessaire du fait que leurs œuvres sont les lieux d'éveil d'une conscience critique de la poésie au sein de l'acte poétique lui-même. Dans l'œuvre poétique de Claude Vigée, il y a tous les poètes dont il a été l'exégète, il y a Hölderlin, Celan, Goethe, Eliot, etc.

A. L. : En 2008, vous avez publié dans la collection « Le siècle des Poètes » que vous dirigez aux Éditions Galaade, les poésies complètes de Claude Vigée, de 1936 à 2008, sous le titre Mon heure sur la terre, avec une préface de Michèle Finck et une

³ Publiés respectivement en 1960 chez Calmann-Lévy, 1978 chez Flammarion et 1962 chez Corti.

⁴ « Solitude, Éros et Vie créatrice », dans *Danser vers l'abîme*, Paris, Parole et Silence, 2004.

introduction d'Anne Mounic. Il est difficile d'imaginer plus bel hommage d'un écrivain à un autre écrivain. Cette édition qui permet de suivre le cheminement de l'homme et du poète allait-elle pour vous de soi ?

J.-Y. M : Oui, dès qu'Emmanuelle Collas m'a proposé de créer cette collection qui rassemblerait les œuvres poétiques de grands auteurs du XXe siècle, j'ai cité le nom de Claude Vigée, dont je regrettais que l'œuvre véritablement complète n'ait pas été rassemblée (le livre le plus complet était alors épuisé, et Claude avait beaucoup écrit depuis). Après les changements intervenus chez Flammarion, Claude n'avait plus d'éditeur prêt à faire l'effort nécessaire pour rappeler à un lectorat rajeuni qu'il est d'abord, et avant tout, un poète. Emmanuelle Collas m'a suivi, avec son goût de l'utopie, sa générosité. Il a fallu pour ce livre inventer une maquette, celle d'une collection qui n'existait pas encore ; deux jeunes prodiges du graphisme nous ont aidés, Julien Hourcade et Thomas Petitjean. J'ai toujours eu, j'ai encore, la passion de la typographie, Emmanuelle Collas y est très sensible aussi. Le choix du papier Bible, d'un format carré, d'une couverture rigide toilée avec les initiales du poète en relief, doublée d'un rhodoïd qui supporte les éléments proprement typo de la couverture, le parti pris typographique d'ensemble, très moderne, peut-être même la couleur rouge, si rarement visible aujourd'hui en librairie, ont contribué, je crois, au succès : succès parce que Claude Vigée a obtenu grâce à cette publication la Bourse Goncourt de la poésie, que nous avons fait tout ce que nous avons pu pour qu'il y ait beaucoup de presse (il y en a eu), et que les meilleurs libraires ont aimé ce pari un peu fou de publier près de 1000 pages de poésie d'un auteur contemporain sur papier Bible. Je constate que cela a été imité depuis par des éditeurs aux moyens financiers plus importants, pour défendre des poètes qui n'ont pas la valeur de Claude. Eh bien tant mieux !

Je pense qu'il faut rééditer ce livre maintenant, nous y travaillons avec Galaade⁵, même dans une maquette un peu moins luxueuse, pour le maintenir en librairie car jamais une anthologie, si utile et légitime soit-elle, ne pourra en tenir lieu. Je suis très fier d'en avoir suggéré le titre à Claude, ce fut au fond ma seule véritable contribution : les diffuseurs et les libraires n'aiment pas un titre comme « Poèmes complets » car c'est celui de trop nombreux ouvrages, j'ai donc cherché autre chose et trouvé, en tombant sur un vers au cours de la correction des épreuves, que *Mon*

⁵ Galaade a malheureusement cessé ses activités en 2017, date à laquelle Emmanuelle Collas a fondé une maison à son nom, sans avoir pu rééditer *Mon heure sur la terre*. Le volume *L'homme naît grâce au cri*, paru en 2013 au Seuil dans la collection « Points Poésie », n'en tient pas lieu car il s'agit d'une anthologie. Le vœu que soit réédité *Mon heure sur la terre*, augmenté des poèmes écrits par Claude Vigée de 2008 à sa mort, reste donc éminemment d'actualité.

heure sur la terre était une formule magnifique. La collection a publié depuis à un rythme plus lent que je ne l'aurais souhaité (pour des raisons que je n'expliquerai pas ici, qui m'ont éclairé sur la part de responsabilité des poètes eux-mêmes dans le peu de diffusion de la poésie) et elle se réoriente vers des parutions à venir qui seront éditorialement plus légères, mais ce premier volume a joué le rôle d'un talisman et j'y tiens beaucoup, c'est un des « massifs » qui surplombe ma vie d'éditeur et un livre que j'ai toujours, tout à fait littéralement, à mon chevet, à portée de main quand je suis dans mon lit. On fait aussi des livres pour en être, ensuite, plus tard, le lecteur.

(Propos recueillis par Andrée Lerousseau)